



La damnation des *fifties*

PAR DANIEL COUVREUR

En créant Blake et Mortimer au lendemain de la seconde guerre mondiale, Edgar P. Jacobs imagine des héros adultes, libérateurs, avides de progrès moral et scientifique. Comme le reporter Guy Lefranc, son plus proche rival de bande dessinée, le professeur Philip Mortimer vit avec son temps. Il s'inscrit dans le monde contemporain pour mieux ouvrir la porte à l'anticipation. Et si la série est regardée aujourd'hui comme un classique de la bande dessinée réaliste, Jacobs l'avait rêvée et tracée aux avant-gardes graphique et narrative, tant par la modernité du trait que par le génie de la couleur ou les audaces du récit.

Les censeurs ne s'y tromperont pas. La vente du premier tome du *Secret de l'Espadon* est frappée d'un interdit d'importation en France à la sortie de l'album. *L'Énigme de l'Atlantide* se voit placé sous tutelle par la Commission de surveillance des publications destinées à la jeunesse. Des réserves sont émises à la sortie de *La Marque Jaune*. Quant au *Piège diabolique*, il est purement et simplement banni des librairies pour « scènes de destruction massive »...

Un demi-siècle plus tard, en imposant d'enfermer Blake et Mortimer dans l'âge d'or des *fifties*, la maison d'édition Dargaud cherchera avant tout à s'assurer de la crédibilité de la reprise des personnages par de nouveaux auteurs. Dans une bande dessinée au réalisme pointu comme les albums de Jacobs, les scénaristes Jean Van Hamme et Yves Sente se voient condamnés à évoluer dans le futur du passé. À l'inverse de Jacobs, il leur faut inventer des situations dont chacun sait qu'elles ne se sont pas produites.

Cette forme d'anticipation à rebours a évidemment ses limites. Comment, par exemple, ne pas tomber dans le piège diabolique du pastiche, quand les bulles résonnent de dialogues aux accents des années 1950 ? S'il n'est pas facile pour les dessinateurs Ted Benoît ou André Juillard de se couler dans la ligne et l'univers de Jacobs, que dire de Jean Van Hamme et d'Yves Sente, forcés d'écrire et de rêver dans les limites de l'imaginaire des *fifties* avec toute l'élégance du verbe dont le maître était capable !

Pour échapper à ce traquenard sans trahir l'esprit jacobsien, les deux scénaristes ont développé la dimension romantique des personnages, glissé des créatures féminines dans les cases et voyagé dans le temps ou dans l'espace, privilégiant des latitudes et des époques jusqu'alors inconnues de Blake et Mortimer. Je vous propose de marcher brièvement sur leurs traces pour découvrir la manière dont Jean Van Hamme et Yves Sente se sont progressivement émancipés du contexte historique des années 1950 imposé par l'éditeur, au risque de multiplier à la fois les références à l'œuvre originale et les clin d'œil trop contemporains.

En 1996, quand éclate *L'Affaire Francis Blake*, le lecteur est plongé quarante ans en arrière dans les ambiances londoniennes de *La Marque Jaune*, des vieux modèles de bus à impériale et des rues envahies d'Austin ou de Rover. Tout au long des trente premières planches, Jean Van Hamme s'ingénie à recréer le climat britannique de la série. La bande son des dialogues et des récitatifs est dans le ton : « Stupéfaits, quatre hommes se tournent vers Blake. Celui-ci, étrangement, semble perdre contenance », « Poussant à fond la manette des gaz de sa machine, Blake franchit comme un bolide le portail du Yard devant les fonctionnaires éberlués ». Même en fermant les yeux, c'est du Jacobs !

Au beau milieu de l'album, une case furtive laisse pourtant échapper un ravissant minois féminin. Discrètement, Jean Van Hamme vient de briser un tabou. Cette créature n'aurait pas échappé à l'autocensure de la rédaction du journal *Tintin* dans lequel étaient publiées les aventures originales de Blake et Mortimer. Pourtant, Jean Van Hamme ne trahit pas l'esprit du créateur. On sait aujourd'hui que Jacobs aurait volontiers introduit des personnages féminins dans ses histoires, comme il l'avait d'ailleurs fait dans son premier récit de bande dessinée, *Le Rayon « U »*, édité par le magazine *Bravo*. Pour ne pas affoler les

repères du lecteur, Jean Van Hamme prendra cependant la précaution de repousser la présentation de Miss Campbell d'une dizaine de pages, après un détour par le repaire d'Ollrik, dont la résidence Templeton réveille les souvenirs de *L'Affaire du collier*. Et pour éviter toute équivoque, le scénariste affublera Miss Campbell d'un prénom au-dessus de tout soupçon : Virginia ! Ce qui n'empêchera pas l'infamale jeune fille d'enlever Mortimer au volant d'une Triumph décapotable pour lui lancer en plein suspens : « Et maintenant professeur, déshabillez-vous »... Une réplique inavouable dans un album destiné à la belle jeunesse franco-belge des années 1950 ! Un moment ahuri, Mortimer comprendra heureusement qu'il ne s'agit, en réalité, que de se déguiser en fermier pour échapper à ses poursuivants...

On le voit clairement, cette présence et cette impertinence féminines ont permis à Jean Van Hamme d'ancrer Blake et Mortimer dans le présent sans avoir l'air de toucher au passé. L'autre parfum de modernité vient d'une balade au rythme quasi contemplatif à travers les paysages romantiques de l'Écosse. Cette séquence très poétique apparaîtra comme totalement décalée, voire subversive, auprès de certains fans de Blake et Mortimer, déconcertés par l'absence de toute forme d'action et le soudain minimalisme des textes.

Ces pages bucoliques sont particulièrement révélatrices, en ce sens qu'elles nous font prendre conscience brutalement d'un changement fondamental entre les albums de Jacobs et ceux de ses successeurs. Jean Van Hamme et Yves Sente ne créent pas leur scénario au jour le jour. Ils ne sont pas tenus comme Jacobs l'était, de relancer le suspens au bas de chaque double page pour inciter le lecteur à acheter le journal la semaine suivante. La technique narrative de la bande dessinée a évolué. Le lecteur se croit en 1950 mais sans plus y être.

Dans *La Machination Voronov*, Yves Sente bouscule davantage encore les codes des *fifties*. Les femmes joliment croquées par André Juillard irradient cette aventure de Blake et Mortimer de leur grâce et de leur courage. La camarade Nastasia Vardynska, une ravissante scientifique blonde et soviétique, tombera dans les bras du capitaine Blake, son « sauveur ». Le professeur Mortimer aura l'audace de l'appeler « ma jeune amie », la première qu'on lui connaisse. Il qualifiera même au passage son cerveau de « charmant » !

D'autres poupées russes ou britanniques jouent un rôle clé dans cet album, à l'image de Miss Sneek, un agent double à la solde de Moscou infiltré à l'ambassade britannique, ou Olga Pouskachoï, la vendeuse du magasin de jouets qui confie à Mortimer l'arme secrète bactériologique développée par les Russes. Ces femmes contribuent activement à moderniser la série, à donner une épaisseur sentimentale aux héros de Jacobs peu compatible avec la vision catholique de l'éducation de « nos chères têtes blondes » qui prévalait dans les hebdomadaires pour la jeunesse de l'immédiat après guerre.

La Machination Voronov réussit un autre tour de force, celui d'introduire un regard décalé teinté de second degré dans l'univers de Blake et Mortimer, à travers la mise en scène de la rencontre mythique entre le professeur Mortimer et Paul McCartney, le jour de la rencontre du futur Beatle avec John Lennon, à la fête paroissiale de St Peter's Church. En vérité, la rencontre aurait pu se produire. Historiquement, cette fête a eu lieu le 5 juin 1956. Mais le rock était tabou dans le journal *Tintin* et l'on doute que Jacobs ait pu s'y intéresser, lui qui n'avait d'oreille et de voix que pour l'opéra ! En faisant de Mortimer un personnage un peu plus rock 'n' roll que celui de Jacobs, Yves Sente contribue à le faire vivre avec son temps.

Dans l'épisode de *L'Étrange Rendez-Vous*, le second album signé par Jean Van Hamme et Ted Benoît, le scénariste a recours à l'artifice du voyage dans le temps pour s'évader du carcan des années 1950. La piste avait déjà été explorée par Jacobs dans *Le Piège diabolique*. Mais plutôt que de visiter d'autres époques, c'est de confronter les personnages à leurs propres démons qu'il s'agit ici. Mortimer se retrouve face à face avec ses ancêtres. Jean Van Hamme pose indirectement la question existentielle de son passé et de son avenir. L'album est un catalogue de fantasmagories jacobsiennes, empruntées à *L'Énigme de l'Atlantide*, au *Secret de l'Espadon* (dont le scénariste ressuscite le sinistre empereur jaune Basam Damdu), à *S.O.S. Météores* et au *Piège diabolique*. Pour tirer Mortimer de ce cauchemar éveillé des origines, il faudra à nouveau tout le courage d'une aventurière gentiment sexy, l'Américaine Jessie Wingo.

Arrêtons-nous enfin au dernier cycle des nouvelles aventures de Blake et Mortimer publié à ce jour, *Les Sarcophages du 6^e continent* d'André Juillard et Yves Sente. Plutôt que de voyager dans le temps, c'est de flash-back qu'il est question

cette fois. En relisant les mémoires de Jacobs et les quelques indications biographiques que l'auteur a laissées sur la naissance de ses personnages, Yves Sente a eu l'idée fulgurante d'insérer une longue parenthèse sur la jeunesse de Mortimer aux Indes. Le lecteur ravi découvre sa maman élégante, son papa impérialiste bon teint, et le premier amour du professeur, la princesse Gita, fille de l'empereur Açoka.

En réveillant ces souvenirs d'adolescence, Yves Sente rajeunit magistralement les héros de Jacobs. Cet album innove en tout sens, expédiant Blake et Mortimer en Afrique du Sud puis en Antarctique. On assiste en cours de route à la création du Subglacior, un engin sous-marin dans la lignée des machines fantastiques de Jacobs. Tous les personnages se décoincement. Même Orlík se découvre un air taquin à l'Exposition universelle de Bruxelles, où il ne pense plus qu'à faire des « Badaboum ! ».

La fin prend des allures d'Apocalypse. Mortimer exécute froidement Gita, son amour d'enfance, de trois balles dans le dos. Orlík, décervelé, se retrouve perdu dans un sarcophage abandonné au milieu des glaces, aussi déboussolé que dans le désert de la *Grande Pyramide* où il avait violé d'autres sarcophages.

Jacobs ne s'était jamais remis de la mort de son amour de jeunesse, Ninie. Il avait un faible pour la tragédie et le fantastique. Gageons qu'il aurait goûté à ce drame shakespearien né du huis clos des années 1950 imposé à ses successeurs.

Copyright © 2005 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

Pour citer cette communication :

Daniel Couvreur, *La damnation des fifties*. Séance publique du 15 janvier 2005 : La marque d'Edgar P. Jacobs [**en ligne**], Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 2005. Disponible sur :

<<http://www.arlfb.be/ebibliotheque/seancespubliques/15012005/couvreur.pdf>>